

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Les brumes  
de l'apparence

roman

*ACTES SUD*

*à mon père, Lucien*

*Les esprits sont comme les parachutes,  
ils ne fonctionnent que lorsqu'ils sont  
ouverts.*

LORD THOMAS DEWAR



Peut-être qu'à un moment je me suis dit qu'il valait mieux oublier tout ça, ne jamais en parler à personne, continuer ma vie qui, somme toute, me plaisait bien. Peut-être qu'il est impossible d'oublier ce qu'on a vu quand on ouvre une porte sur l'inconnu et qu'on comprend que de l'autre côté il se passe quelque chose d'immense. Peut-être que je me raconte des histoires et que tout ce qui est arrivé là, je l'avais désiré, manigancé à mon insu.

Le temps n'a plus d'importance. Je suis comme les enfants, comme les vieux et les âmes libres. Une minute peut me paraître une éternité, et cent ans un instant. Il suffit que je le décide. J'hésite entre la fiction et la réalité, mais raconter une histoire comme un joli conte de fées, c'est toujours la même imposture : rien n'est autobiographique, mais tout est vécu. Qu'est-ce que je pense maintenant du parcours de cette fille qui a grandi sans trop de problèmes et qui est devenue une femme, ni meilleure ni pire qu'une autre ; une femme comme il en existe des milliers, flanquée d'un mari, d'un enfant, une bourgeoise sans prétention qui vit comme on roule sur une autoroute, en mettant de l'essence dans le véhicule et en payant le péage jusqu'à destination ?



## CHAPITRE 1

*Depuis quand nos désirs seraient-ils devenus la mesure du réel? Et du reste comment ferait le réel pour se plier à la multiplicité contradictoire de nos désirs?*

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

C'est l'année de la crise. Pas celle d'un pays ou celle du monde : la mienne. J'ai quarante ans. J'ai passé la moitié de ma vie à combattre un père-mère, et l'autre moitié à élever un fils. Dans un cas comme dans l'autre, je crois bien que j'ai échoué. Même si mon échec a des airs de réussite. Mon père continue à avoir toujours raison quand il joue la mère poule, et mon fils ne cesse jamais de me dire que j'ai tort. Quant à mon homme, chirurgien esthétique de renom, je guette avec angoisse le matin où il me regardera en évaluant le coût et le temps des travaux. Il rit quand je lui fais part de mes inquiétudes. Il répond que ce n'est pas *ça* qu'il regarde quand il rencontre une femme. Il aime le naturel et s'efforce de le reproduire, c'est son sens de la perfection. Sur le visage des femmes refaites et qui sortent

d'autres mains que les siennes, il guette les erreurs des confrères, sur celles qui ont enduré les outrages du temps, il apprend la sculpture invisible. Quand je lui reproche de naviguer à la surface des êtres, il me répond que ce qui affleure n'est pas différent de la personne qui l'a produit. Il a l'humour noir facile, il est brillant, parfois pénible, mais avoir passé de nombreuses années avec lui ne m'a jamais lassée pour autant. Il y a des jours où il m'insupporte, j'ai heureusement conscience de lui être aussi odieuse qu'il m'est invivable. Alors je fais comme quatre-vingt-dix pour cent des couples qui restent ensemble : je me concentre sur mon travail et je lorgne en souriant les hommes qui sont pires que lui en me disant que si beaucoup de femmes souffrent derrière un génie, il y en a un nombre incalculable qui souffre plus encore derrière un fieffé imbécile.

Revenir au début de l'histoire, c'est me revoir avec tout ce qui compose ce moi-même rassurant et construit. Cette appartenance à ce qu'on croit nous appartenir. Mon mari, mon enfant, mon père, mon métier : mes mots pour les décrire, cet humour distancié, ce confort caustique qui laisse croire qu'on est honnête parce qu'on sait rire de soi-même. Je me revois et voudrais me décrire comme j'étais au monde, ou comme je désirais le monde, va savoir...

Je voudrais raconter cet été de la métamorphose avec le plus de clarté possible, d'honnêteté. Retourner comme une crêpe tout ce qui me dérange aujourd'hui, tout ce que je fus il n'y a pas si longtemps, sans même en souffrir.

Il fait chaud, très chaud, même s'il pleut encore. C'est un de ces retournements parisiens, après



d'interminables jours bloqués sur le programme rinçage à dix degrés, qui basculent sans crier gare dans un été caniculaire. Ça m'ennuie d'avoir à prendre ma voiture, mais je n'ai pas le choix. Ce terrain, cette forêt, ces hectares dont j'ai hérité, sont paumés dans une région de France dont j'ignore tout. Ce n'est pas le Sud, ce n'est pas la mer, ce n'est pas la montagne, c'est vers le milieu ! Dans une campagne indistincte, sans aéroport et sans TGV. C'est un coin de France où personne ne va de son plein gré, à moins, comme moi, d'avoir hérité d'un terrain dans cet endroit sans y être née.

La campagne ! Le mot même sonne comme une conquête napoléonienne. Et c'en est une en vérité : j'ai toujours pensé que vivre à la campagne, c'est essayer de gagner du terrain sur une nature hostile et grouillante, en quelque sorte s'engager dans un combat perdu d'avance. Et je n'aime pas les luttes qu'on ne peut emporter ! J'aurais aimé que ça arrive à une autre. Je supporte à peine les jardins, et voilà que j'hérite d'une forêt rebelle au milieu de la France profonde. Alors que j'essaie de situer l'endroit sur une carte, mes impressions se confirment. Si on y est, on y reste, et si on n'y est pas, on n'a aucune raison d'y aller. Le train me propose douze heures de voyage et quatre changements pour cinq cents kilomètres, une aventure donc. J'ai vite compris : il me faut joindre l'inutile au désagréable. Mais comme mon optimisme n'a pas de bornes et que nous venons de signer trois nouveaux contrats d'événements à préparer, je me dis que je réfléchirai en voiture. Je n'aime pas non plus les lamentations, voyons dans le pire ce qu'il y aurait de meilleur : je vais passer une nuit au vert et rafraîchir mes neurones créatifs.

Passé le périphérique, c'est la jungle... plus couramment appelée la banlieue. Enlacée à la pire des natures, une succession de verdure et de zones industrielles où les humains viennent satisfaire leur appétit compulsif d'achat et oublier l'ennui mortifère qui les abat. La France laide. Il paraît que j'ai une vision catastrophique des paysages en dehors des villes ; mes amis s'en plaignent, mais ne savent pas me démontrer que j'ai tort de noircir ainsi les choses.

C'est tout de même dommage d'hériter d'un terrain pareil alors que ma mère était une amoureuse des villes de la Côte d'Azur, dans lesquelles elle a dilapidé son argent entre les différents casinos. Appartement à Cannes, maison à La Baule, gentilhommière à Biarritz, tout a été vendu pour couvrir ses astronomiques dettes de jeu. On se demande pourquoi ils n'ont pas voulu de ce terrain-là. Ne valait-il rien ? Je le saurai chez le notaire qui, deux ans après la disparition de ma mère – peut-être hiberne-t-on là-bas ? –, m'a retrouvée pour me communiquer l'aubaine de mon année.

— C'est frais d'avoir des hectares au milieu de nulle part, s'est exclamé mon ado de fils avec son sourire charmeur et la fossette de son enfance qui, je ne sais par quel miracle, est restée accrochée à sa joue.

— Très cool, ai-je répondu. Je songeais justement à t'envoyer en stage d'agriculture quelque part avec ta bande de copains.

— Il y a une maison ?

— Une masure en ruine au milieu des buissons, d'après ce que j'ai compris, une rivière, et à proximité un village de deux cents habitants sans boulangerie, mais avec une petite épicerie.

— Ça s'appelle comment ?

— Saint-Maboul-les-Oies, un truc dans le genre. Vous pourrez aussi retaper la maison, tant qu'on y est! Un peu de travail manuel vous ferait le plus grand bien! Remplacer les manettes de jeux vidéo par de bons vrais outils, ça ne te tente pas?

Il hausse les épaules. J'ai fini par le dégoûter.

Au téléphone, Jean-Pierre Moulin, agent immobilier de son état, le seul que j'ai trouvé dans le coin, n'a pas l'air étonné que je veuille vendre. Il m'attendra à l'entrée du village, je devrai l'appeler quelques minutes après avoir passé un petit bourg dont j'ai oublié le nom. "Ainsi nous arriverons ensemble", m'a-t-il assuré. Il connaît l'endroit et m'a glissé comme une confidence qu'il est magnifique. "Peut-être n'aurez-vous plus envie de le vendre, une fois que vous l'aurez vu... – Ça m'étonnerait!" Ma réponse a fusé. Je l'ai fait rire et ça m'a décontenancée. Il n'est jamais agréable de découvrir qu'on est prévisible.

Je m'arrête dans une station d'essence, tant que je suis encore sur l'autoroute. Après, c'est l'aventure, je ne sais pas si je pourrai trouver du carburant. Je n'aime pas particulièrement ces grands axes autoroutiers, mais leur côté pratique me rassure. Parfois quelques spécialités locales évoquent la région, dont on ne sait rien tout en la traversant de part en part. Je bois un café, qui n'en a que le nom, lorgne les quelques magazines à ma portée, achète un paquet de menthes fortes. En pleine semaine, il n'y a autour de moi que des habitués de la route, routiers ou représentants qui arpentent les lieux comme s'ils étaient au bureau. J'ai envie d'appeler Stan. Avec un peu de chance, il ne sera pas en salle d'opération. "Tu es arrivée?" Je ris. "Tu as oublié que je vais au bout du monde. Je profite de l'aubaine. Je suis encore en

zone civilisée ; il y a du réseau.” Stan s’étonne, “Tu crois que là-bas il n’y en aura plus ?” Je n’en suis pas sûre. Il dit que ce soir, ils sortiront entre hommes avec Nico. Je sais qu’il est inquiet, un peu mal à l’aise quand il est seul avec notre fils. Il ne sait pas où le rejoindre, ni trouver ce qui, en lui, pourrait engager la conversation avec ce petit rebelle qui le prend pour un bourgeois et lui jette sa vocation scientifique au visage comme une provocation. Avec son père, il joue au génie glandulaire, comme dirait le mien. J’ai moins de mal que Stan. Je ne crois pas aux bravades d’adolescent. Je le prends avec humour. Ce qu’il est me séduit, et je me fiche pas mal de savoir ce qu’il fera comme métier et combien il gagnera, ce qui est une des préoccupations récurrentes de Stan. De temps en temps, Nicolas nous fait miroiter comme une menace qu’il pourrait devenir guitariste. Mais cela non plus ne m’inquiète pas. J’ai la faiblesse de croire qu’il faut faire confiance à la vocation, qui est un gage de réussite. De toute façon, choisir une voie, c’est s’engager à travailler.

Je sors de l’autoroute. Dans quelques minutes, ce sera la brousse, la pampa, l’ingérable nature ! Ça y est, on m’appelle. Un client. Comme souvent, je gère la conversation en pensant à autre chose. J’ai une habitude si grande de ces problèmes qui n’en sont plus... Je sais par où passer pour obtenir telle ou telle réponse, ce qui est incontournable dans le rapport à l’autre quand on veut le satisfaire. Je jongle avec les réticences acceptables, les désirs convenus, les fantasmes de ceux qui me confient l’organisation de ce qu’ils aimeraient savoir faire. À la fin d’une première rencontre, je sais où sont les limites d’un budget, je peux deviner ce point subtil où l’ego d’un

chef d'entreprise ne résistera pas. Je ne m'en sers pas à outrance, mais ça m'amuse de constater que je suis très rarement surprise. Les coups de fil de mes collaborateurs se succèdent. Je prends les appels tout en ayant l'impression que la route défile sous mes roues immobiles... Une route qui ne mènera nulle part. Et puis à un moment tout s'arrête, au milieu d'une phrase concernant le fournisseur de champagne d'une soirée imminente, le réseau disparaît de mon écran et j'étouffe un sourire de triomphe. Je le disais bien que c'était paumé, cet endroit! Je refais le numéro deux ou trois fois sans succès, puis j'arrête d'essayer. Personne n'est irremplaçable et ceux qui pensent le contraire auront mille fois l'occasion de constater qu'ils se trompent. Je m'arrête pour le plaisir d'une cigarette. Je n'aime pas fumer en conduisant, je n'aime pas l'odeur du tabac froid dans une voiture et j'adore enfumer les environnements naturels.

Pour la énième fois je me demande comment on peut vivre toutes ses journées quand on habite dans un endroit où il n'y a rien, où le premier cinéma est à vingt bornes de là. Il est 14 heures, j'ai sauté l'arrêt déjeuner et je commence à sentir un léger malaise dans mon estomac. J'avais oublié que, sortie de Paris, il me serait quasiment impossible de manger hors des heures normales de repas. C'est quoi, une heure normale de repas? Dans la plupart des pays d'Amérique du Sud ou du Nord, on peut manger à n'importe quelle heure. Vieille France! "Tu vas arrêter de râler", me murmure mon double. Dès que j'aurai le ventre plein, sûrement. Même les épiceries que je croise dans les villages sont closes. Quand ce n'est plus l'heure, donc, on peut crever de faim. Dire que j'étais censée changer d'avis sur les charmes de

la province. J'envoie un message à l'agent immobilier. Miracle, ça passe et il me rappelle. Au son de sa voix, j'essaie d'imaginer un physique. Mais comme c'est celui de George Clooney qui se présente, j'arrête tout. Pourquoi l'acteur qui a commencé sa carrière en jouant dans *Le Retour des tomates tueuses* est-il l'immédiate représentation que je me fais d'un agent immobilier? À n'en pas douter parce que c'est un type qui a un visage à vous faire acheter un château dans une zone industrielle. Je nourris le vœu secret que ce cliché de gendre idéal ait le talent de me débarrasser de mon terrain. J'espère surtout qu'il saura trouver de quoi me sustenter dans un village déjà prévisible : Fermet-le-Bois, son église, sa place déserte, son absence totale de restaurant!

Il descend d'une voiture impeccable qui pourrait être celle d'un garde du corps. Il me salue très poliment en s'inclinant légèrement au moment de me serrer la main. Je reconnais son parfum délicat sans parvenir à me souvenir de son nom. Armani? Dior?

Informé de mon état hypoglycémique, Jean-Pierre Moulin m'emmène dans le village d'à côté, chez mon éventuel logeur, qui accepte parce qu'ils se connaissent, mais de très mauvaise grâce, de me préparer un sandwich au jambon. Je préfère en rire et lui chuchote :

— Quand on sait l'amitié qu'il vous porte, on se demande comment il est avec ses ennemis!

Moulin sourit.

— Il est susceptible. Il pourrait décider de ne pas vous donner de chambre si vous mettez en doute son hospitalité.

— Vous croyez qu'il va me faire un sandwich avec du pain frais ou me refiler celui de l'avant-veille?

— Vous avez vu le notaire, ou suis-je le premier que vous rencontrez ici?

— J'ai rendez-vous avec M<sup>e</sup> Brousse cet après-midi. Dites-moi, comme nom pour un notaire de campagne, c'est un vrai pléonasme, non?

— Il a grandi ici. Son père avait cette étude avant lui... Comme souvent.

— Quelle horreur!

— Vous n'aimez pas les transmissions familiales?

— Je repars demain et comme il ne pouvait pas me recevoir avant, j'ai pensé discuter avec vous d'abord... Même si je n'ai pas exactement le plan précis du lieu.

— J'ai vendu une propriété qui touche votre forêt, j'ai donc au moins une petite idée de certains tracés du terrain.

— L'endroit est donc arboré? À combien l'estimez-vous?

— Je crois que votre problème, et le mien, si vous me confiez votre propriété, ne va pas se situer dans la somme que vous voulez en tirer...

— J'imagine! Dans un endroit pareil, il ne doit pas y avoir grand-chose qui se vend. Au pire, je le braderai.

— Peut-être que gratuitement, vous aurez encore des soucis pour le fourguer à quelqu'un.

— Pour un agent immobilier, vous êtes plutôt décourageant en affaires, vous!

— Lucide, chère madame, et conscient de ce que représente ce bout de terre. Savez-vous comment il est arrivé dans votre famille?

— À vrai dire, je ne sais pas comment j'ai pu hériter de quoi que ce soit dans cet endroit. Les biens de ma mère étaient à Monaco ou dans ces villes

vouées aux jeux et aux casinos. Ici, c'était le village de ses parents et arrière-grands-parents que je n'ai pas connus. Ma mère n'en parlait jamais, ou seulement pour dire que c'était des bouseux... à fuir.

— Je vois, ponctue Jean-Pierre Moulin.

Ce type est étrange. Et le plus drôle, c'est qu'il n'est pas loin de ressembler à l'image cinématographique que je m'en faisais. Il doit avoir quarante-cinq ans, peut-être un peu plus, il m'observe en plantant son regard vert doré dans mes yeux, comme s'il cherchait à savoir ce que je ne lui dis pas pendant que je lui parle. Ça doit être sa façon à lui d'écouter. Ses cheveux un peu longs et grisonnants forment une masse éparse qu'il balance en arrière d'un geste ample de la main gauche. Il est d'un calme absolu, plutôt d'un genre sympathique, il me fait l'effet d'être un faux qu'on aurait envoyé à la place d'un autre, sans lui apprendre comment il doit se comporter. Après avoir réglé mon sandwich et mon Coca, je demande à mon éventuel logeur s'il aura une chambre pour moi ce soir. Il me marmonne cette réponse énigmatique : "C'est trop tôt pour le dire, repassez à la fin de l'après-midi." Je jette un coup d'œil surpris à Jean-Pierre Moulin, qui lève les yeux au ciel. Je remballer mon exaspération et lui signale que, bien sûr, je vais revenir. Je crois que mon ton est fermement implorant, pour qu'il sente bien qu'il n'est pas question que je me retrouve sans une chambre. Je voudrais bien savoir ce qui pousse un être humain à refuser de dire ce qu'il sait déjà. Qu'est-ce qui lui permettra d'accepter ce soir que je lui loue une chambre et qu'il ne peut me révéler dans l'instant ?

Très vite, je réalise. Je devrais le savoir, pourtant : le pouvoir ! Je passe ma vie à côtoyer ceux qui ne cessent



de vérifier qu'ils l'ont bien, ce pouvoir. Celui de dire ce qu'ils veulent et comment ils le veulent et, surtout, celui de croire qu'ils ont exactement tout conçu dans leur imaginaire, dont je ne suis que l'exécutante docile. Les événements que je propose et prépare sont la plupart du temps complètement hors de portée de leurs conceptions classiques, mais ils sont mitonnés au point qu'ils leur ressemblent et qu'ils auront oublié que quelqu'un d'autre a pris possession de leur esprit pour en extraire ce qu'ils ont sous les yeux. L'important vient des autres et de leurs compliments. Je m'arrange toujours pour que toute facture soit réglée avant le lancement de la fête, sinon ils seraient vite persuadés qu'ils ne doivent rien à personne. La plupart du temps, je n'ai pas le temps d'y penser, mais aujourd'hui, en l'envisageant concrètement, je suis agacée de me dire que ces ego surdimensionnés forment quatre-vingts pour cent des hommes et des femmes avec lesquels je travaille. Il me semble que j'étais plus indulgente autrefois ou alors je diluais ces inconvénients dans la passion que j'avais pour mon métier. Je me concentrais sur ce que j'avais à inventer. J'étais plus jeune, plus malléable, moins habituée à ruser avec les plus âgés. J'ai perdu cette innocence. En bref, je vends de l'éphémère à des crétins narcissiques.

— Et comment avez-vous choisi de devenir agent immobilier ?

La question est sortie presque à mon insu. Est-ce que l'on est ce que l'on fait ? Déterminé, prédestiné, ou toujours libre, mais sans le savoir ?

— Les maisons et leurs propriétaires me fascinent. Qu'ils la cherchent ou qu'ils la vendent, les hommes et les femmes que je rencontre investissent en elle tout un univers.